

Après et lorsque les diverses solutions possibles auront été examinées ainsi qu'il convient, l'accord se fera beaucoup plus facilement sans doute qu'on ne pouvait s'y attendre tant que le travail préliminaire n'était pas exécuté.

UN PLAIDOYER POUR LE JEU

Le célèbre « Bureau of Education » des États-Unis qui joue par certains cotés là-bas le rôle de ministère de l'Instruction — ou mieux de l'Éducation — publique, édite chaque année deux forts volumes auxquels on peut reprocher d'être trop copieusement et souvent inutilement documentés au point de vue statistique, Les Américains ont voué à cette divinité moderne, la Statistique, un culte enthousiaste et volontiers irréfléchi. Ce serait toutefois formuler un reproche injuste que de laisser croire à la prépondérance absolue de ladite divinité dans les *Reports* du Bureau of Education. Cette année, notamment, il est tel chapitre où les statisticiens n'ont guère à glaner et qui intéresse surtout par les idées qui y sont émises et l'état d'esprit qui s'y révèle. Il s'agit des champs de jeu, des « playgrounds » annexés aux écoles publiques. L'auteur est M. Henry S. Curtis, qui est secrétaire de la *Playground Association of America*, une très active et très persévérante association dont l'objet est de créer des champs de jeu là où il n'y en a pas, de les agrandir là où ils sont insuffisants.

C'est une tâche que Son croirait assez aisée au premier abord dans ce pays où l'argent déborde volontiers des coffres-forts en faveur de toute idée généreuse et utile — dans un pays de plus où la passion sportive est si intensément développée. Mais voilà! Est-ce exact que la passion sportive y est intensément développée ou bien est-ce la seule passion des spectacles sportifs, jouant là-bas le rôle des *circenses* dans l'ancienne Rome ? On nous indiquait naguère dans cette Revue que l'athlétisme n'avait pas pu ne pas exister à Rome parce qu'en pareil cas le spectateur crée en quelque sorte l'acteur (1) ; mais il ne faudrait pas en conclure que des milliers de

(1) Thermes et Gladiateurs, *Revue Olympique* de septembre 1908.

spectateurs engendrent des milliers d'acteurs ; et ces foules que nous voyons se ruer à un match transatlantique de football et d'aviron ne se soucient que des quelques athlètes de choix formés et entraînés pour elle ; l'activité sportive du reste de la jeunesse américaine les laisse parfaitement indifférents.

Voilà du moins ce que leur reproche avec une juste véhémence M. Curtis ; et, pour n'être pas très inattendus, les renseignements sur lesquels il s'appuie ne laissent pas que d'être fort éloquentes. Il paraîtrait que, dans les grandes universités où la passion sportive semble atteindre son apogée, à peine dix pour cent des étudiants se livrent aux exercices physiques de la façon qu'il faudrait, c'est-à-dire avec suite et entrain. Et tandis que Yale ou Harvard, par exemple, dépensent chacune mille dollars par an et par homme lorsqu'il s'agit de ceux — une centaine en tout — dont elles peuvent espérer se taire des champions, l'éducation physique des autres — la masse et une masse composée de ceux qui auraient le plus besoin de se développer physiquement — ne revient pas à l'*Alma mater* à plus de vingt francs par tête en douze mois. Vus à la lueur de ces chiffres, il est évident que les sports américains apparaissent comme des sortes de machines à parier et c'est là un point de vue malheureusement dont on ne peut pas négliger la valeur, même en admettant que les doléances de M. Curtis soient quelque peu exagérées en ce qui concerne, non plus les universités, mais les écoles.

A l'en croire, deux choses manqueraient aux écoliers de sa patrie : 1^o les encouragements à jouer venus des parents et des maîtres ; 2^o la possibilité de jouer sur des espaces suffisants et appropriés. M. Curtis ne cesse à ce double égard de mettre en opposition les avantages dont jouit l'Angleterre avec l'incapacité fondamentale dont est frappée l'Amérique. Les deux questions sont connexes. C'est apparemment parce que, à son avis, « quatre-vingt-dix pour cent des citoyens américains cultivés » n'aperçoivent pas la valeur éducatrice des jeux que les écoles s'établissent dans des conditions si défectueuses. Mais pourquoi ne l'aperçoivent-ils pas ? M. Curtis s'en prend aux Puritains. Ces ancêtres austères non seulement ne se souciaient pas des jeux mais les condamnaient comme une forme du péché ; ils y voyaient tout au moins l'embûche de Satan.

L'auteur reconnaît que, du temps de la république, les Anglais en faisaient autant et persécutaient le sport (il serait curieux de

savoir par parenthèse sur quels textes M. Curtis appuie cette opinion), mais en Angleterre le régime républicain ne laissa pas de trace tandis que dans le sol du Nouveau Monde les idées puritaines s'enracinèrent fortement. Toujours est-il que l'exercice physique fut très long à s'imposer à la civilisation transatlantique (1) et voilà bien à quoi il faut attribuer la prolongation d'une indifférence coupable envers le « jeu éducateur ».

Le jeu éducateur ! tel pourrait être le titre du travail de M. Curtis car cette idée le domine et le satisfait que les jeux virils sont les grands précepteurs de l'adolescent au triple point de vue physique, moral et social. *Courtesy and fairness, subordination and coopération*, telles sont, dit-il, les qualités que le *gentlemanly game* engendre chez les jeunes garçons qui s'y livrent. Nous avons ici trop souvent soutenu pareille thèse pour ne pas saluer avec joie dans les pages d'un document officiel l'hommage qui lui est solennellement rendu. Les pouvoirs publics en tons pays — et même parfois en Angleterre — semblaient vraiment oublier que le jeu athlétique constitue un véritable « système » d'éducation physique, incomplet peut-être comme tous les systèmes mais parfaitement digne d'être reconnu comme tel. M. Curtis le proclame l'égal des plus célèbres ; ce système, dit-il en un langage imagé en parlant de la théorie du jeu athlétique « throws down its challenge to swedish and german gymnastic systems ».

Qu'exige-t-il pourtant afin de produire tous les bons effets qu'on est en droit d'attendre? Des terrains, des champs de jeu. Et voilà ce qui manque à la jeunesse américaine. Tandis qu'en Australie, dans le Queensland par exemple, les écoles possèdent toujours l'usage de 5 à 12 acres de terrain libre et qu'on ne leur permettrait pas en tous cas de fonctionner avec moins de deux acres, la plupart des écoles américaines sont dépourvues de l'espace nécessaire à faire jouer convenablement la vingtième partie de leurs effectifs. Il y a telle école de New-York fréquentée par 2.500 enfants et qui ne possède pas plus de trente à quarante pieds carrés. Dans les villes, le problème est angoissant. Le prix du sol est excessif ; il faudrait des millions pour satisfaire aux exigences hygiéniques des petits New-Yorkais. Certaines cités pourtant paraissent comprendre leur devoir et se montrent résolues à

(1) Nous avons publié déjà sur ce sujet des détails intéressants dans notre numéro de janvier 1907. (N. D. L. R.).

le remplir. Le conseil municipal de Chicago est entré dans une bonne voie et, sous son impulsion, quatorze champs de jeu ont été ouverts récemment. Philadelphie a aussi tenté quelque chose. Ne pourrait-ou, là où le terrain est trop cher, mettre en pratique le plan du D^f Gulick, lequel propose de faire un champ de jeu.... sur le toit. Une énorme bâtisse dont les cinq premiers étages contiendraient les locaux scolaires, les suivants des nurseries, des salles de récréation, une école normale, une bibliothèque et dont le sommet offrirait l'espace désirable aux ébats des écoliers, voilà ce qui ne coûterait que dix millions de francs. Excusez du peu ! Cela ne paraît tout de même pas très aisé à réaliser. Le mieux est encore de chercher des terrains hors de la ville, d'un accès rapide et de prendre le temps nécessaire pour s'y rendre.

Mais une des parties les plus remarquables du plaidoyer de M. Curtis nous paraît être celle où il développe cette idée que les écoles rurales sont de toutes les plus délaissées sous le rapport du jeu et que là doit porter au contraire l'effort intense du réformateur. Il paraît qu'aux États-Unis comme dans le vieux monde, les gens des campagnes professent volontiers cette théorie que le travail de la terre remplace avantageusement l'exercice musculaire. Quelle erreur est-ce là ! M. Curtis s'en indigné presque. Est-ce la charrue qui enseignera ce « gentlemanly game » auquel il revient toujours en enviant ses cousins d'Angleterre si bien partagés de ce côté ? La charrue peut endurcir le corps, elle ne forme pas le caractère. C'est même tout juste si elle ne le déforme pas. La vie rurale est une vie de solitude et d'étroitesse et par là elle est radicalement « en opposition avec l'esprit de l'évolution actuelle ». Aussi M. Curtis déplore-t-il que l'on s'ingénie à multiplier dans les villes ces grandes salles de réunion dont les citadins ont bien moins besoin que les ruraux. Des lieux de conférence, de fêtes, d'expositions, mais ce n'est pas dans les grandes agglomérations qu'il faudrait les créer et les multiplier. Les districts ruraux n'en ont pas, eux, et voilà pourtant où de telles institutions seraient à même d'exercer la plénitude de leur action. Ne nous attardons pas à souligner ce que cette idée a d'un peu paradoxal peut-être en elle-même et, en tous cas, de parfaitement impraticable dans le domaine de sa réalisation. M. Curtis d'ailleurs, ne s'y attarde pas. Il se borne à évoquer — et qui ne le suivrait ici ? — l'image d'un vaste terrain établi autour des écoles du district et qui servirait en même temps de champ de jeu pour la jeu-

nesse et de lieu de réunion pour l'âge mûr, qui combinerait en un mot le « german beer garden » et l'« english athletic field ». Aussi bien n'est-ce point là un vain songe ? M. Curtis cite à Far Hills dans le *New Jersey* le don par un généreux citoyen d'un magnifique terrain à la commune. Elle est petite, cette commune ; elle n'a guère que deux cents habitants. Elle marche pourtant à l'avant garde grâce à son champ de jeu très fréquenté et devenu le centre de relations sociales embellies et étendues. Ce qui s'est fait dans le *New Jersey* peut aussi bien s'accomplir ailleurs ; et cet exemple n'est sans doute pas unique. Combien la moralité publique s'en trouverait améliorée, car ne peut-on pas dire avec le D^r Hall dans son célèbre livre intitulé « Adolescence » que « le crime dans les grandes villes est dans une large mesure une simple question d'athlétisme et que de l'aménagement des champs de jeu dépendent non seulement la santé et la force des habitants, mais leur plus ou moins de moralité ».

Ces paroles qu'il cite résumant à merveille l'opinion de M. Curtis et donnent à son travail son véritable caractère. Il y a là en somme un vigoureux manifeste en faveur de la supériorité des jeux athlétiques sur toute autre forme de culture physique. Ce n'est pas la mode du jour, mais on y reviendra certainement et bien des symptômes indiquent qu'en Amérique la croisade de la *Playground Association* rencontre un écho de plus en plus chaleureux parmi la population. En sorte que, s'il se trouve pas mal d'Anglais qui se plaignent de l'excès des jeux chez eux, il se trouve d'autre part un nombre croissant d'Américains pour se plaindre de l'excès inverse, D'où l'on peut conclure que le jeu athlétique n'est pas près de disparaître de la surface de ce monde.

MERE BIGNESS

Here are once more our american friends busy with some undertaking for giants. They want to erect a Stadium in New-York. Central Park is the site they prefer. But as it is not certain whether permission can be granted, some other spot might be